



LA FABRIQUE
AUX FOLLES-AVOINES

Jany Faucon

summer programm 2025

résidence d'été - école d'art de GrandAngoulême

summer programm 2025

résidence d'été - école d'art de GrandAngoulême

Topographie mutante

Jany Faucon fait partie des 3 artistes lauréates et lauréats du Summer Programm 2025. Ce programme de résidence porté par l'école d'art de GrandAngoulême offre chaque année depuis 2022 à de jeunes artistes diplômés du Grand Huit - réseau des écoles supérieures d'art et de design de Nouvelle-Aquitaine - un temps de recherches, de rencontres et d'expérimentations. Pensé comme une passerelle entre l'école et la vie professionnelle, ce programme soutient l'émergence de jeunes artistes tout en inscrivant la création au cœur du territoire de GrandAngoulême.

Pour cette quatrième édition, menée en partenariat avec **l'École Européenne Supérieure de l'Image (ÉESI)** et avec le soutien de **la DRAC Nouvelle-Aquitaine** dans le cadre de l'Été culturel, trois jeunes diplômés ont été accueillis au Labo, au sein des ateliers de l'école d'art situés dans le quartier de Basseau à Angoulême.

Durant six semaines, les jeunes artistes ont exploré ce quartier, ses espaces, ses voix et ses souvenirs. Leurs recherches, documentées par **le service Pays d'art et d'histoire de GrandAngoulême**, enrichies par les rencontres avec les habitants et les associations locales, ont révélé la force de l'histoire des lieux. Le quartier est alors devenu espace d'écoute et d'échanges, un territoire habité, traversé par l'expérience de ces ateliers partagés et ouverts à tous.

D'édition en édition, le Summer Programm renforce ainsi les liens entre création et territoire, entre poésie et quotidien. De *Tisser la terre* à l'exposition **Topographie mutante** aux Ateliers de Dirac, le programme dessine des continuités sensibles, reliant les gestes des artistes à la matière, à la mémoire des lieux qu'ils sillonnent.

Ancré dans une démarche de coopération, le Summer Programm 2025 poursuit sa volonté : faire de la création artistique un lien vivant entre les habitants, l'histoire et les imaginaires. Une invitation à regarder autrement le monde qui nous entoure.

Xavier Bonnefont

Président de GrandAngoulême

Gérard Desaphy

Vice-président en charge de la culture et de la coopération internationale

interviews

Myriam Hassoun

photographies

les artistes

et l'équipe de l'école d'art de GrandAngoulême

conception graphique

Vallie Desnouël

Ce catalogue, composé en caractère Barlow et tiré sur papier Cyclus, a été imprimé en novembre 2025, en France sur les presses de l'imprimerie Valantin à L'Isle d'Espagnac en Charente.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés à l'école d'art de GrandAngoulême pour tous pays.

LA FABRIQUE AUX FOLLES-AVOINES



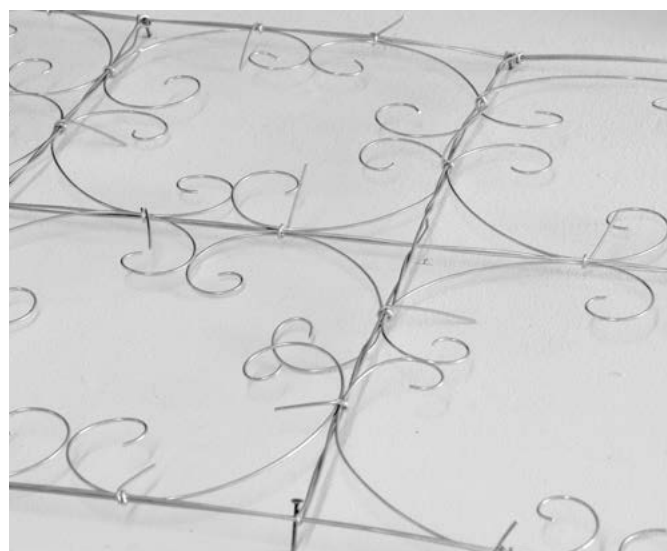
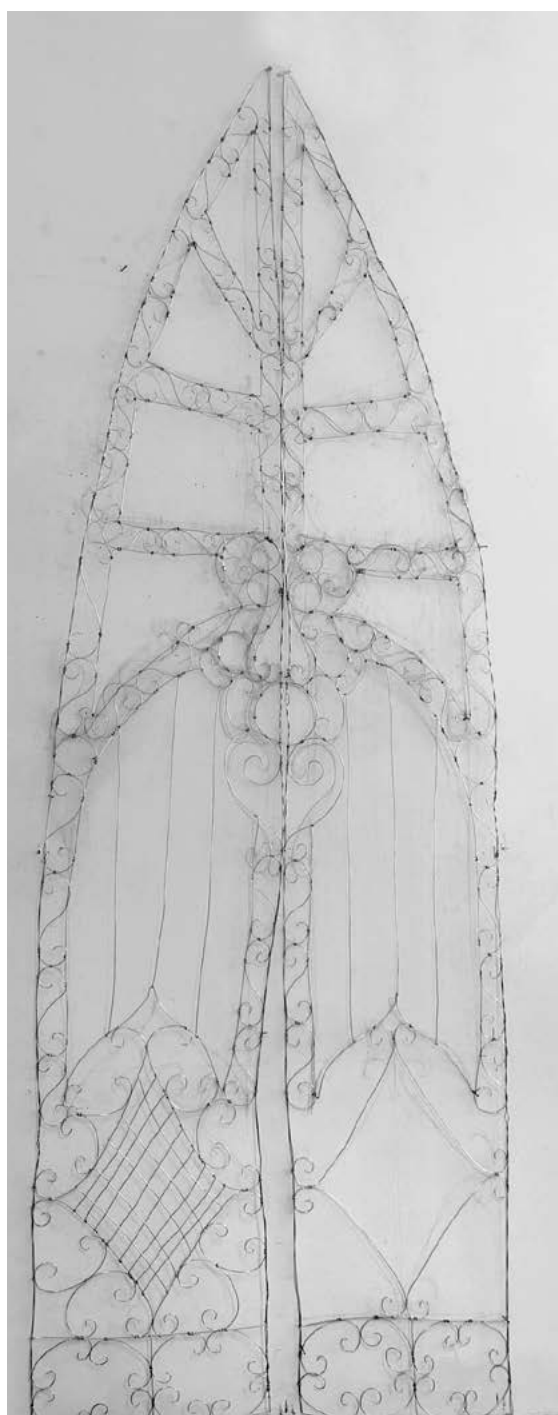
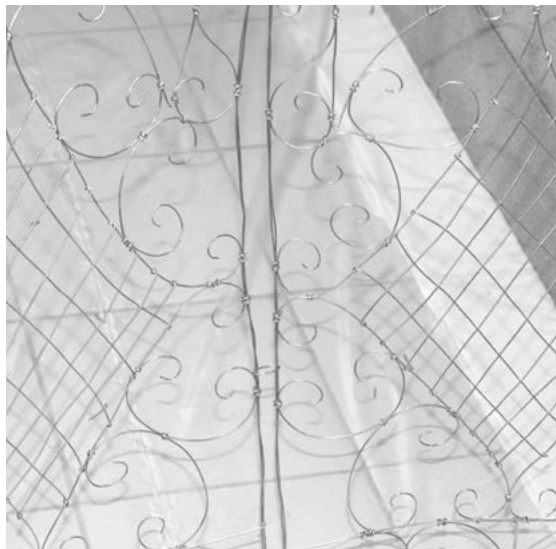
***La Fabrique aux folles-avoines* trouve ses racines dans les thématiques des ruines et des jardins, thématiques que l'on retrouve dans vos travaux précédents. Quel lien noue-t-elle avec le territoire ?**

Cette œuvre est issue, à l'origine, de l'envie de créer un petit jardin en forme de souvenir – une trace de jardin, presque. Je fonctionne beaucoup par empilement d'idées et quand je suis arrivée ici en juillet pour la résidence, au Labo de l'école d'art de GrandAngoulême, j'ai recueilli énormément d'informations sur l'histoire de Basseau. Dans un documentaire audio sur le quartier dans les années 1950, nous avons par exemple entendu le témoignage d'un monsieur dont la famille avait squatté les premiers baraquements qui formaient la cité. Il raconte que les gens avaient créé de beaux jardins derrière les barbelés. C'est quelque chose qui m'a frappée et qui est entré en résonance avec d'autres événements propres à Basseau, comme l'histoire du jardin solidaire, à deux pas de l'école d'art, qui n'a jamais pu être cultivé à cause de la pollution du sol. J'ai trié et digéré toutes ces informations pour conserver celles qui réagissaient effectivement avec mes intérêts et les thématiques qui me sont chères. Tout ce qui tourne autour des jardins, des friches et des ruines notamment. Je suis fascinée par les simili-ruines qui ornaient les jardins anglais aux XVIIIe et XIXe siècles, et que l'on nommait des "fabriques". Le titre de ma pièce fait d'ailleurs directement référence à cette tradition ornementale.

Mon projet initial pour la résidence tournait autour de la friche longée par la rue du Maréchal Lyautey, que j'avais baptisée la "colline merveilleuse" car je croyais qu'elle dessinait un monticule. En réalité, c'est plutôt un creux. Ce lieu - ce non-lieu plutôt - est assez mystérieux, en tout cas pour moi. Malgré les recherches, les cartes et les vieilles photos, je ne suis pas parvenue à savoir ce que c'était. Selon Alain Cherif*, on y trouvait auparavant "le terrain d'aventure", c'est-à-dire des jeux pour enfants. Aujourd'hui, il n'y a plus rien que de hautes herbes, de la folle-avoine. C'est un endroit un peu hors du temps. Je trouve cette friche presque mystique, quelque chose s'y passe sans que je sache quoi exactement. Ce lieu, associé à mes idées de jardins et de ruines, a donné naissance à mon projet : une fausse ruine, une "fabrique" à la manière de ce que l'on trouvait dans les jardins anglais d'inspiration gothique, plantée de folles-avoines ramassées dans la friche au cours de l'été. Cela m'a paru presque amusant d'apporter cela dans Basseau, ce quartier qui, selon moi, a été utilisé comme terrain d'expérimentation de destruction-reconstruction durant très longtemps. Mon œuvre se veut une forme d'hommage à l'histoire du lieu. Une série de photos de mon installation posée dans la friche viendra compléter la sculpture en elle-même.

* **Alain Cherif** est le boucher du quartier de Basseau. Il a très longtemps vécu dans le quartier et y tient son commerce depuis de nombreuses années. Témoin des différentes époques de constructions et de reconstructions des lieux, il est une mine d'informations pour les artistes en résidence.





Les formes ornementées que vous travaillez au fil de fer apportent presque quelque chose qui tire vers le sacré...

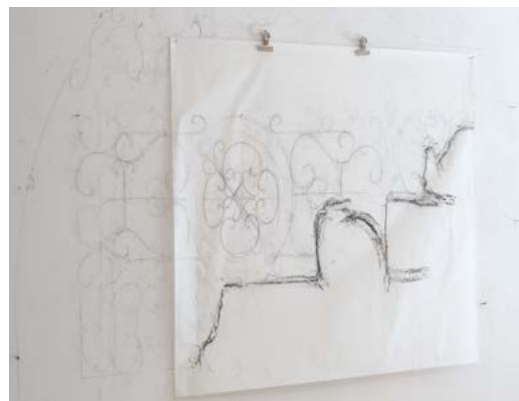
Oui, forcément, l'ornementation nous fait pencher vers cela. Je suis d'ailleurs allée voir aussi les ruines de l'abbaye de La Couronne et cela m'a inspirée pour cette œuvre. J'avais initialement créé une porte ornée pour cette installation mais je l'ai retravaillée car elle me paraissait trop grande, trop "porte d'église" et ce n'était surtout pas la direction que je souhaitais faire prendre à mon œuvre. Cela m'empêchait d'avancer et on s'éloignait de l'idée de ruine de jardin. Mon œuvre n'invite pas au recueillement ou même à la prière, ce n'est pas du tout cela. Je propose plutôt un questionnement sur les espaces extérieurs du quartier. Les friches sont des lieux oubliés. Les jardins des baraquements disparus ne font l'objet que de très peu de documentation. Tout semble fonctionner comme s'il s'agissait de sous-endeux alors que c'était l'expression essentielle du joli pour les gens qui y plantaient des fleurs et des arbres à l'époque. Les ornements que je travaille se mariaient donc très bien avec les souvenirs d'enfance teintés de merveilleux que l'on a entendus dans le documentaire diffusé en début de résidence. Cette œuvre continue également le chemin défriché par les sculptures que j'ai créées auparavant. J'ai réalisé le *Portail*, puis le *Parc* et les *Reliquaires*, et enfin *La Fabrique aux Folles-Avoines* avec la même idée que toutes portaient des symboliques fortes. Je m'inscris en outre en droite ligne du concept de "ruine métaphysique". Quand un bâtiment est détruit, il y a la ruine physique, c'est-à-dire les matériaux restant. Mais il y a aussi la forme du souvenir que l'on en garde. C'est cette trace - comme une rémanence - qui m'intéresse. De ce point de vue, un artiste m'inspire énormément : Edoardo Tresoldi* et ses immenses architectures réalisées en armatures métalliques - des colonnes grecques ou des églises, à taille monumentale. Cela crée quelque chose de fantomatique, qui joue avec la transparence - une véritable ruine métaphysique.

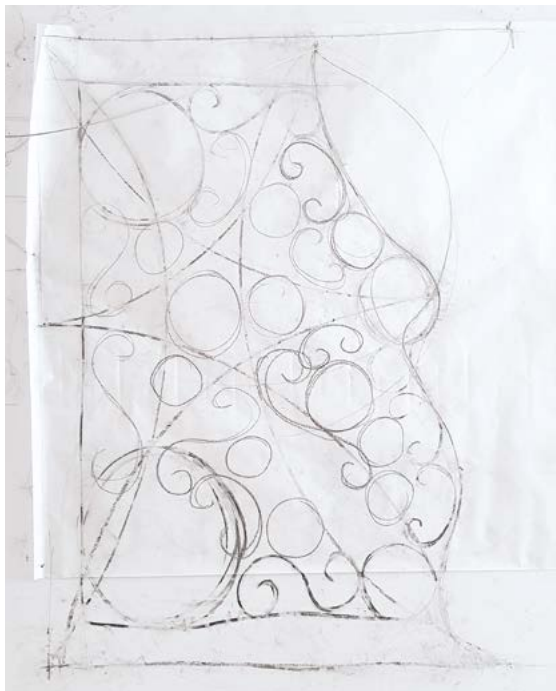
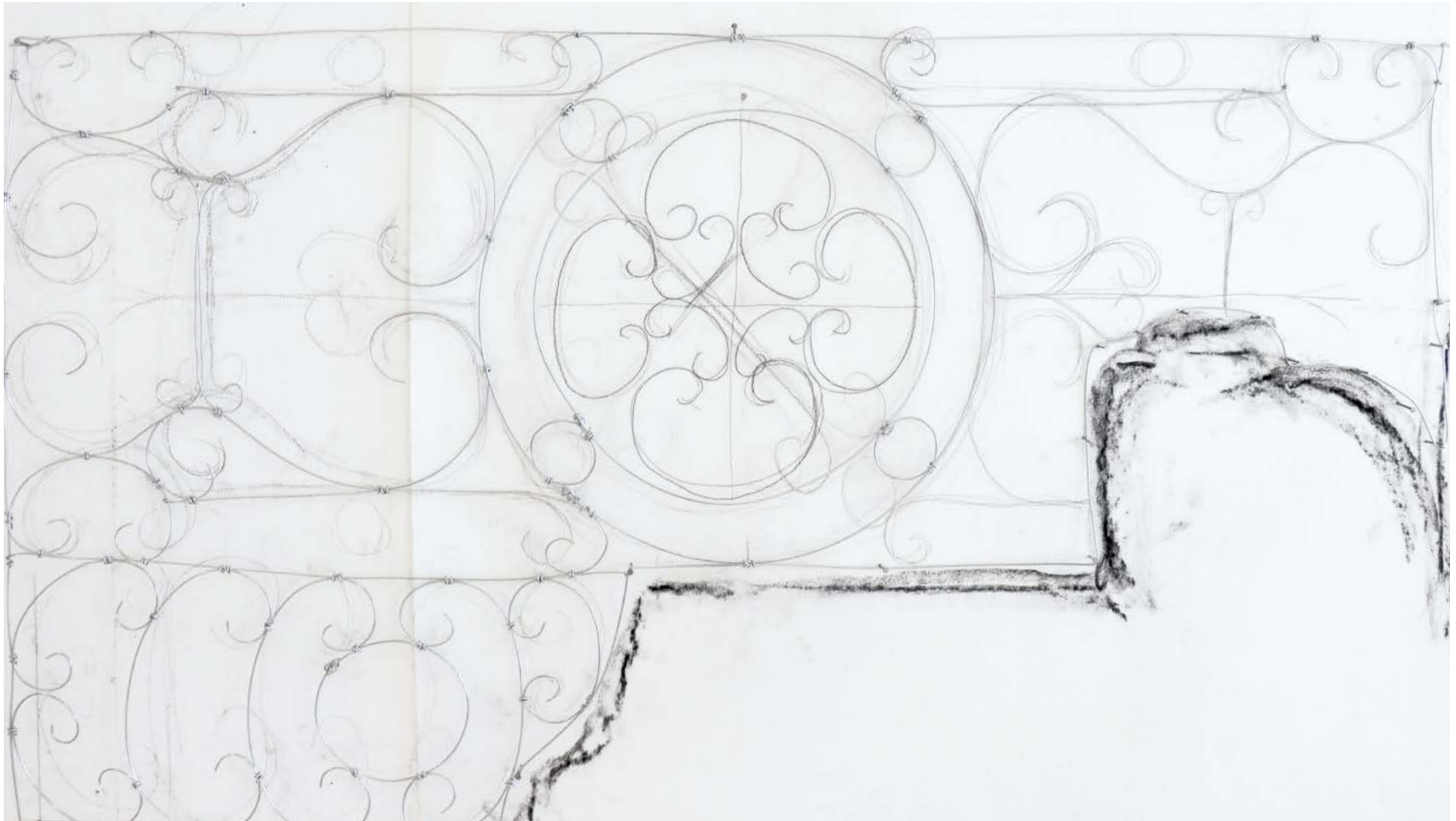
* Edoardo Tresoldi est né dans la région de Milan (Italie) en 1987. Depuis 2013, il a réalisé de nombreuses installations monumentales dans des espaces publics, des sites archéologiques, des festivals et des expositions à travers le monde.

Source : site officiel de l'artiste

Votre travail porte aussi une forme de fragilité, de précarité...

Je travaille du fil de fer galvanisé de 1,5 mm de diamètre, un matériau très malléable que j'avais déjà utilisé pour des projets précédents - notamment celui que j'avais intitulé *Portail*. J'ai aussi beaucoup utilisé ce matériau pour réaliser des performances. Dans mes sculptures, il y a ainsi un important jeu sur l'équilibre. Je peux parfois passer une heure à essayer de faire tenir un morceau - souvent même uniquement pour visualiser ce que ça donne... et puis, cela tombe et je dois recommencer. La dimension de performance est bien présente quand je construis. Je vais au contact de cette matière que je renforce en exécutant des nœuds, des courbes. C'est un choix. Je ne pourrais pas souder par exemple. J'ai aussi ramassé dans la friche de grandes brassées de folles-avoines jaunies et séchées par la canicule de cet été, qui ont leur place à part entière dans ma sculpture mais qui sont éphémères. La temporalité est importante dans mon travail, comme le rapport à l'ennui, à une certaine forme de mélancolie. La fragilité et l'équilibre sont ainsi certes des choix esthétiques, mais aussi - et surtout - des choix d'expérience de ma part : le choix de vivre ainsi mon processus créatif. Lors du montage, je dois prendre beaucoup de temps pour faire tenir mes pièces. Pour la première fois avec cette installation, j'utilise en plus du parpaing. La résidence m'a ainsi permis d'expérimenter un matériau que je n'avais jamais utilisé. J'ai eu envie, avec ces lourds parpaings, d'entrer dans une interprétation un peu littérale de l'histoire de construction/destruction/reconstruction du quartier. Et puis finalement, j'ai changé d'avis. Je n'ai plus voulu les poser trop proprement. Alors, je les ai cassés, déstructurés selon un dessin préparatoire. J'ai reconstruit des fantômes de parpaings avec le fil de fer : je raconte véritablement ainsi un fantasme de ruines. On pourrait dire, en outre, que de construction en déconstruction et reconstruction, mon travail est à l'image de l'histoire du territoire.





Pour produire *La Fabrique aux Folles-Avoines*, vous avez en effet beaucoup expérimenté, testé pour recommencer, refaire et ainsi créer. Cela fait-il partie intégrante de votre processus créatif ?

Oui, je travaille ainsi. Quand j'amorce un projet artistique, je fonctionne par étapes. Je monte puis je démonte. Je ne dessine pas donc je n'anticipe pas ce que sera ma sculpture. Je fabrique. Et puis, seulement après m'être confrontée à la matière, je me rends compte que cela rend moins bien que ce que je voyais dans ma tête... donc je démonte puis je recommence. En revanche, je dessine les motifs, j'en ai besoin pour calculer les espaces et réaliser les bonnes découpes. Mais jamais je ne dessine la forme de ma pièce entière. Même si je considère que mon travail cultive un lien fort avec l'architecture - et donc, pourrait nécessiter des dessins préparatoires ou des plans, le matériau que j'utilise est trop mou, trop incertain et les longueurs ne sont jamais vraies au centimètre.

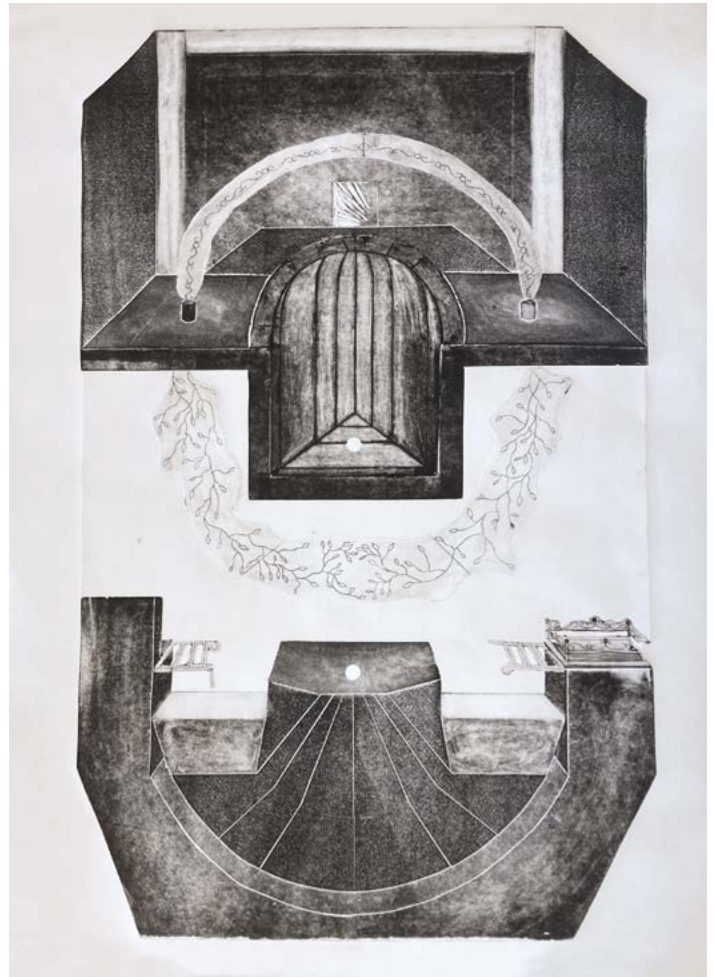
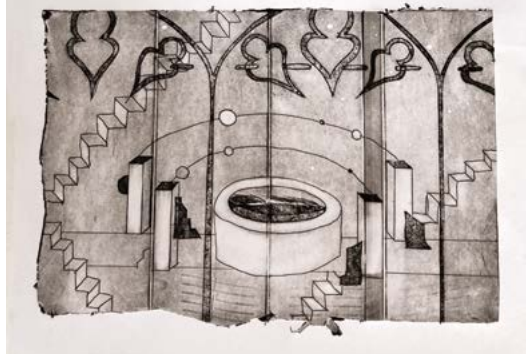
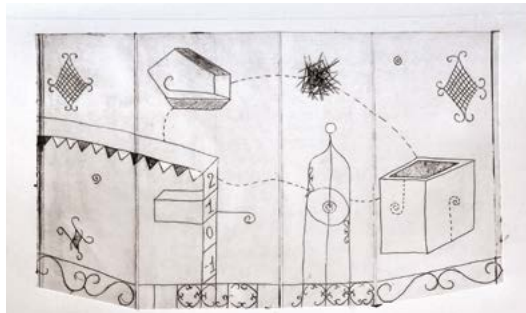
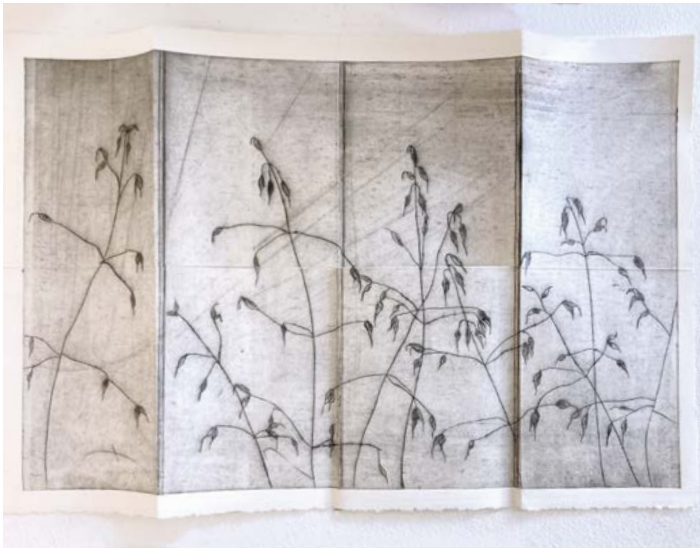


Vous avez mené des ateliers de médiation dans le quartier, cela vous a-t-il permis d'approfondir le lien entre votre pièce et le quartier ?

J'ai proposé des ateliers de gravure à la médiathèque L'Escale. J'ai fait ma prépa ici il y a cinq ans et j'ai retrouvé le plaisir de fréquenter le magnifique atelier de gravure de l'école d'art. Avec la paille sèche que j'avais trouvée dans la friche, j'ai fabriqué au préalable des éléments en utilisant la technique de la marqueterie*. Mais là encore, j'ai changé d'avis car, pour des ateliers, cela me paraissait trop long à mettre en place. J'ai donc proposé de la collagraphie, une autre forme de gravure, avec ces mêmes végétaux. Cela permet d'expérimenter une technique particulière, l'encrage, le négatif, etc. Cela a plu aux personnes qui ont participé et le résultat était très beau. Lors du second atelier, il y a eu des enfants et c'était un moment incroyable. J'ai pu prendre le temps de leur montrer comment faire un dégradé de couleurs et nous avons utilisé cette technique pour créer un poster que nous avons offert à la médiathèque. C'était la première fois que je faisais de la médiation et cela m'a permis de travailler la pédagogie et les méthodes de transmission et de partage des techniques. J'ai apprécié le fait de parler du principe de l'expérimentation à des gens qui ne sont pas dans le circuit de l'art. C'est quelque chose que j'aimerais refaire.



* Marqueterie : ouvrage de bois de rapport, accessoirement de métal ou d'autres matières de diverses couleurs, appliqué sur de la menuiserie par feuilles minces ou placages formant divers dessins. Source Larousse.





FIN DE RÉSIDENCE

Restitution du 1er septembre 2025.

À l'issue des semaines de résidence, Jany Faucon a présenté *La Fabrique aux Folles-Avoines* au grand public lors d'un temps d'échanges au sein de l'atelier qu'elle a occupé au Labo à Basseau.



Recueil d'impressions.

"Cette restitution a été un beau moment. J'ai présenté mon œuvre et fait visiter mon atelier où figuraient les tracés des ornements. Le public s'est montré intéressé, beaucoup de photos ont été prises. Les retours étaient très positifs et j'ai été touchée par la présence des élèves de prépa. C'était moi il y a peu de temps ! Leur présence m'a émue."



Exposition *Topographie mutante* du 5 au 25 novembre 2025.

Les œuvres des trois lauréates et lauréats, réalisées lors de la résidence dialoguent lors de cette exposition et soulignent le lien entre création et territoire.





Quels sont vos projets futurs ?

Je vais continuer de vivre à Bordeaux où je suis toujours inscrite au Conservatoire afin de terminer mon cursus en composition électroacoustique, entamé en 2021 en parallèle de mes études à l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux. J'ai également rejoint l'association Micro-micro au sein de l'Annexe B dans lequel je loue un espace d'atelier et qui héberge plusieurs associations artistiques et culturelles. Cela va me permettre de travailler avec ce collectif féminin hyper dynamique. Ce lieu est voué à fermer et cela me donne envie d'y engager des choses rapidement. Mais je sors tout juste de l'école et je ne vois pour le moment pas plus loin que l'année prochaine.



Avec quoi repartez-vous de cette résidence ?

D'abord, revenir à Angoulême où j'ai fait ma prépa a provoqué des émotions fortes, cela m'a beaucoup touchée, bouleversée. Tout l'été, j'ai ressenti du stress aussi autour de ma légitimité. Je suis tout juste diplômée et je n'ai pas eu encore assez de temps pour prendre du recul sur mon diplôme et mon travail. Je me suis sans cesse demandé : suis-je capable de produire une pièce ? Et puis finalement, prise dans le tourbillon de ces deux mois qui passent très vite, j'ai dû liquider la question de la légitimité pour produire et être efficace. J'avais placé un fort enjeu professionnel dans cette toute première résidence post-diplôme et je repars d'Angoulême avec un peu plus de confiance en moi. J'ai réussi à finaliser ma pièce, malgré les doutes. J'ai aussi beaucoup apprécié d'être aux côtés de deux autres jeunes artistes* avec qui j'ai pu partager mes questionnements et mes états d'âme. Nous avons aussi eu l'aide d'un juriste qui est venu nous expliquer les rouages du statut d'artiste-auteur. Tout cela m'a fait progresser.

* Salomé Tavan et Théodore Deleplace étaient les deux autres artistes lauréat-es du Summer Programm 2025.

PARCOURS

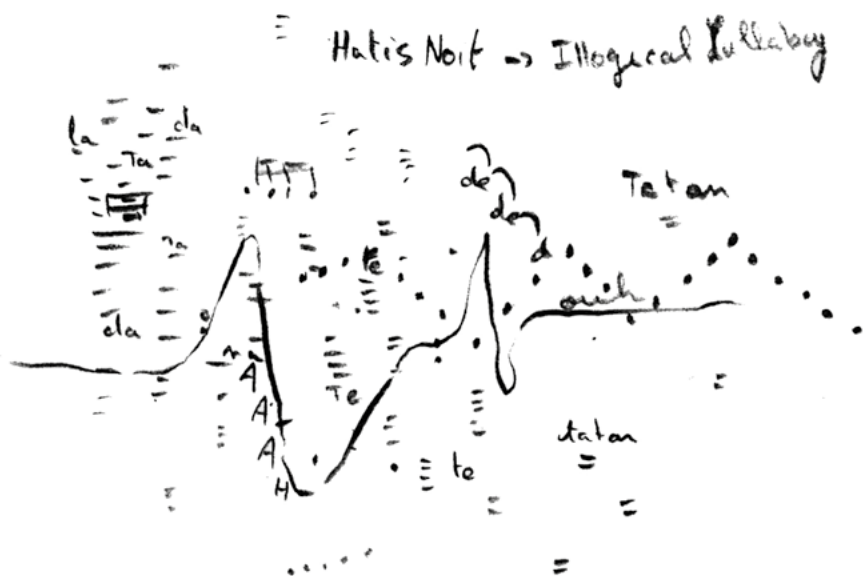


Une enfant des jardins.

"Je suis née le 2 juillet 2001, à Bressuire (Deux-Sèvres). J'ai grandi à la campagne, dans un petit village qui s'appelle Genneton, dans une maison qui a été très importante pour moi et où j'ai vécu jusqu'à mes 15 ans. Cette demeure est au centre de mon mémoire de DNSEP. Je suis littéralement une enfant des jardins, une enfant du temps long, des soupes de pâquerette et de la balançoire. Ce mode de vie a beaucoup joué pour la suite, j'irais même jusqu'à dire que je suis devenue artiste grâce à cette maison et à cette vie à la campagne. Quand j'ai eu 15 ans, nous avons déménagé à Bressuire et j'ai passé là-bas un bac S, section Sciences de l'ingénieur car je souhaitais être astrophysicienne. J'étais une bonne élève jusqu'à ce que la flemme ne me rattrape : les étoiles me faisaient rêver mais ne faire que du calcul n'était pas ma motivation première ! Le chemin pour arriver jusqu'aux beaux-arts pourrait peut-être avoir la musique - que j'ai toujours pratiquée - comme point de départ. Je suis percussionniste à l'origine. J'ai toujours eu en outre le goût des expérimentations bizarres. Je m'imaginais des mondes et j'aimais écrire, bricoler. Je ne viens pas d'un milieu artistique, mes parents sont professeurs mais ils ne connaissaient pas les beaux-arts. Quand nous nous penchions sur des possibilités d'orientation en art, nous ne trouvions que des écoles privées. À force de creuser, nous avons trouvé la prépa publique de l'école d'art de GrandAngoulême. Quand je suis arrivée ici, tout le monde était tellement gentil et les ateliers si extraordinaires que j'ai décidé de rester."



lien vers l'instagram
de Jany Faucon



Liens vers des pièces sonores
composées par Jany Faucon.



Hello Mom



Nagori limit's control



La place du son.

"J'ai intégré l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux en septembre 2020. J'ai choisi cette école en raison d'un parcours qui m'attirait beaucoup. Intitulé *Shibboleth*, il était mené notamment par la professeure Catherine Gilloire, une plasticienne et musicienne qui a fait les Beaux-Arts tout en suivant un cursus de composition électroacoustique. Ce parcours contenait donc un fort aspect sonore, en plus d'être teinté d'anthropologie. Je suis restée trois ans dans cet atelier. J'ai pu tester beaucoup de médias différents. Pour mon DNA*, j'ai proposé de la vidéo par exemple. En parallèle, le son a commencé à prendre de plus en plus d'importance dans ma pratique artistique.

Je fais de la musique électroacoustique et non pas la sculpture sonore : je ne crée pas de systèmes d'écoute mais je fabrique du son. Je fréquente depuis 2021 une classe de composition au Conservatoire de Bordeaux, sur les conseils de Catherine Gilloire. Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer d'évoluer dans cette pratique avec ce que je ressens. J'essaie d'apporter des formes poétiques, qui correspondent à mes récits et mes narrations personnelles mais je me rends compte qu'il est difficile de mêler art contemporain et musique contemporaine. Je ne me sens pas non plus toujours à l'aise en tant que compositrice, car la musique expérimentale reste encore un secteur très peu féminisé. De mon point de vue, il y a un livre qui a permis de faire bouger beaucoup de choses, *Basta Now!* de Fanny Chiarello et Valentina Magaletti. L'ouvrage recense 2300 projets de femmes musiciennes qui pratiquent la musique expérimentale. J'y ai trouvé des jeunes compositrices auxquelles m'identifier ainsi que des domaines musicaux non abordés au Conservatoire. Parmi les compositrices qui inspirent mon travail, je peux citer Li Yilei, une artiste d'origine chinoise basée à Londres dont l'album *Off* m'a beaucoup touchée car chaque piste, composée avec beaucoup de précision, correspond à une heure de la journée. Je pourrais aussi citer Marina Herlop, qui a composé l'album *Pripyat*, mêlant sons organiques et sons électro. Cet été, au cours de ma résidence, j'ai choisi de ne pas faire de son car je voulais me concentrer sur une pièce uniquement plastique. Mais je me sens libre de travailler l'un et l'autre, parfois ensemble, parfois indépendamment. Pour moi, c'est un médium au même titre que la sculpture."

* DNA Diplôme national d'art, passé en troisième année d'école d'art.



Le rapport au temps.

"C'est en master que j'ai trouvé ce dont je voulais fondamentalement parler, grâce notamment à une mobilité internationale effectuée au Japon, dans la commune de Fukuoka, de septembre 2023 à mars 2024. Mon mémoire de DNSEP*, intitulé *Spool of Time*, est directement inspiré de ce voyage et évoque aussi ma maison d'enfance. Il a pris la forme d'un livre, où textes et photos se répondent, autour du thème du temps qui passe, de la nostalgie. L'un des termes cardinaux de mon univers créatif est ainsi la contemplation. Un livre revêt une importance particulière pour moi : *Nagori* de Ryôko Sekiguchi, qui dépeint le temps comme quelque chose qui roule plus qu'il n'avance. Suite à sa lecture et à mon voyage au Japon, je me suis intéressée à mon rapport au temps ; les secondes, les minutes, les heures, ne correspondent pas à la manière dont j'aime appréhender le temps qui passe. Il y a un décalage. Je retrouve ce rapport particulier dans mes compositions sonores, qui sont chronophages, ainsi que dans mes sculptures, que je mets du temps à construire, déconstruire et reconstruire. Je digère aussi très mal la nostalgie et la mélancolie. Mes formes sculpturales contiennent cette idée avec force."

* DNSEP Diplôme national supérieur d'expression plastique, passé en cinquième année d'école d'art.



Sans titre
Performance, 2024



lien vers
la performance



Fragments d'écrits.

"Ma pratique de l'écriture est liée à celle du son. Quand je fabrique du son, il y a toujours un temps où j'écris, sous forme poétique, sous forme de description aussi. En fonction des projets, cela ne ressort pas forcément mais pour le mémoire de DNSEP, par exemple, j'ai tenu à faire apparaître mes textes, écrits par fragments. C'est de l'écrit poétique, expérimental. Mes sons sont narratifs, une narration de texture intervient pour laquelle j'ai besoin d'écrire aussi. Textes et sons constituent, pour moi, des formes poétiques complémentaires."

Fluctus OKLM

performance voix et danse, avec Héloïse Charcellay,
CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux, 2025



extrait de de Spool of Time, écrit par Jany Faucon

*J'ai mal aux mains, le cordage en a eu raison.
La pluie, encore elle, a mouillé tous mes doigts et mon nez.
En dix minutes s'est écoulée une heure et neuf minutes.
Le ciel s'est éteint, il se rallumera quand j'aurai assez dormi.
Ici l'église sonne toutes les heures, si je me réveille dans la nuit
je ne suis pas perdue.
Je traverse les mètres carrés d'herbes qui me séparent
de la maison.
Un jour ce sera des kilomètres de routes goudronnées,
je n'aurai pas le droit de revenir.
Il faut laisser le temps à cette herbe de devenir une émotion.
À table, on ne parle pas d'amour, comme si c'était banni.
On parle rarement de ce qui est beau,
comme si ça ne suffisait pas.*



Le rituel cohérent

performance dans le cadre de *Pique nique pour personne*,
Micro-micro & On Verra Demain, 2025

Aller vers un art de plus en plus collaboratif.

"Parmi mes influences les plus importantes, il y a Edoardo Tresoldi, que j'ai déjà cité et dont les formes me parlent énormément. Mais je pourrais aussi évoquer Shimabuku, un artiste qui travaille entre le Japon et la France. Ses travaux sont imprégnés de la question de la temporalité. Il fonctionne par protocole et crée des formes hybrides - entre photos, performances et archives. Il a une pièce, par exemple, qui s'appelle *Le voyage du concombre* : il est parti en péniche, entre Londres et Birmingham, avec des concombres en bocal. En chemin, il s'arrêtait pour converser avec les personnes rencontrées, et ils parlaient des concombres. Le voyage du concombre fait état de ces rencontres. Il y a beaucoup d'humour chez cet artiste. Comme dans *Fish et Chips*, pièce pour laquelle il plonge une pomme de terre dans l'eau avec un poisson qui tourne autour. Ce que j'admire le plus dans le travail de Shimabuku, c'est le partage.

Pour postuler au Summer Programm, c'est une notion que j'ai mise en avant car j'aime énormément que le partage soit au centre de mon travail. À Fukuoka, la ville où je suis partie au Japon, une légende prétend qu'il a été trouvé une sirène de 165 mètres. Shimabuku s'est saisi de cette histoire et il la fait tourner pour en sortir une œuvre au gré des échanges autour de ce mythe. À Monaco, il l'a ainsi décliné en trois œuvres : une pièce issue d'un travail mené avec des enfants, une sirène géante en gâteau et une empreinte cyanotype de la plus grande femme de la ville. Shimabuku fait naître, avec intelligence et humour, des créations avec les gens présents dans le territoire où il passe. Cette notion collaborative me plaît. De plus en plus, dans l'économie actuelle de l'art, il nous est demandé en effet de faire de la médiation et je me pose souvent la question de donner à mon travail un aspect plus collaboratif."

La table silencieuse

performance collective et participative de Koni Geonhee Kim
dans le cadre de *Pique nique pour personne*,
Micro-micro & On Verra Demain, 2025



**La quatrième édition
du summer programm**
portée par

Xavier Bonnefont

Président de GrandAngoulême

Gérard Desaphy

Vice-président en charge de la culture
et de la coopération internationale de GrandAngoulême,

réalisée grâce à
l'accompagnement de

l'équipe de l'école d'art de GrandAngoulême,
direction **Elske Haller**

la responsable de l'action culturelle **Marie Decarnin**

l'artiste professeure **Marine Antony**

la designeuse invitée **Jeanne Pertriaux**

l'artiste invitée **Mai Li Bernard**

le **Grand Huit**

réseau des écoles supérieures d'art et de design
et des classes préparatoires publiques
de la Nouvelle-Aquitaine.

Pour son soutien
nous remercions

la DRAC Nouvelle-Aquitaine.

